

colloque de l'association québécoise de pédagogie collégiale

CONNAISSANCE DE L'ÉTUDIANT DE CÉGEP

les étudiants d'aujourd'hui leurs difficultés et leurs besoins

par HÉLÈNE GIGUÈRE

Le présent article, de même que celui de Monsieur Gérard Rochais (voir page 213), traitent d'un même sujet : des étudiants de cégep et de la jeunesse en général. Ce sont deux communications présentées lors du colloque de juin 1983 de l'Association québécoise de pédagogie collégiale, colloque qui avait pour thème la *connaissance de l'étudiant de cégep*.

Lorsque j'ai décidé de devenir psychologue, je poursuivais avec une certaine naïveté un idéal romantique : je voulais aider les autres et soulager leur souffrance. Pendant les cinq, six ou sept premières années de ma pratique au cégep, je dois dire que c'était le bon temps. Tout en aidant un certain nombre d'étudiants qui vivaient des difficultés importantes, les psychologues de cégep travaillaient alors davantage à favoriser la croissance personnelle d'une clientèle qui, somme toute, était pleine d'espoir.

Je dois dire que maintenant, cela a beaucoup changé et que le contexte est beaucoup plus dramatique. La clientèle que je reçois maintenant est passablement inquiète et même désespérée. Aujourd'hui, plusieurs psychologues des cégeps se préoccupent de prévention de suicide en consultant des spécialistes ou des ouvrages à ce sujet, avec l'impression qu'il est urgent de s'y connaître.

Je puis vous dire aussi que je rencontre depuis quelques années des étudiantes anorexiques (obsédées par l'idée de maigrir) ainsi que des filles brillantes qui s'épuisent et craquent parce que la compétition en sciences de la santé, les exigences des universités et la course aux notes, les ont amenées à se brûler en travaillant d'arrache-pied pour se donner une chance d'être médecin. Lorsque Guy Brouillet disait « que le système scolaire actuel est organisé pour les meilleurs », j'avais envie de hurler qu'il y a même des meilleurs qui ne fonctionnent plus bien dans ce système.

Alors, je vais vous parler d'une réalité désespérante, je vais vous parler d'étudiants qui ne sont pas heureux, qui souffrent, qui sont fragiles et que la société ou l'école ont abîmés, et je vais essayer de vous dire comment je les perçois. J'exclurai cependant les difficultés familiales (alcoolisme, conflits interpersonnels, séparation, divorce...) ou personnelles particulières pour traiter surtout trois thèmes : les étudiants et la crise économique ; les difficultés liées à la condition féminine ; les difficultés émotives liées à l'école.

Globalement, je suis d'accord avec la perception que les étudiants sont conformistes. Cependant, il me semble que les cégeps (surtout les gros) favorisent cela parce que ce sont des milieux très anonymes. Comme il est difficile pour les étudiants de se connaître aisément, comme on circule souvent dans un univers d'étrangers, les rapports demeurent très superficiels, et on se juge d'après l'allure qu'on a ou d'après des impressions très grossières. Il y a peu d'étudiants (sauf dans certaines techniques) qui arrivent au cégep à une connaissance profonde des autres ou même à une connaissance suffisante pour se sentir à l'aise, que ce soit avec les étudiants, les professeurs ou les autres intervenants. De même, les professeurs connaissent souvent mal leurs étudiants et je pense que l'augmentation de la tâche des enseignants n'améliorera pas la situation. Ce conformisme me semble également grandement encouragé par un contexte de crise économique.

Lors d'un congrès récent sur la violence, où il comparait la jeunesse d'il y a dix ans à celle d'aujourd'hui, Marcel Rioux affirmait que la crise économique avait fait disparaître la crise culturelle. Il y a dix ans, les jeunes étaient préoccupés de changer la société, ils reniaient les valeurs de leurs parents et cherchaient à inventer une nouvelle façon de vivre. Actuellement, j'ai l'impression que les jeunes n'essaient plus de créer une nouvelle société mais plutôt qu'ils essaient de s'insérer dans celle-ci telle qu'elle est. La crise économique amène les étudiants à courir individuellement après une solution de survie.

Le seul mouvement de groupe qui me semble actuellement contester clairement la société, c'est le mouvement des femmes. Que ce soit chez les étudiantes que je rencontre ou chez d'autres femmes, je rencontre surtout chez les femmes cette volonté de combattre de façon concertée, ensemble, un certain nombre de réalités de notre société, qu'il s'agisse des problèmes de femmes battues, d'inceste, de viol ou autres. Il est d'ailleurs frappant de constater qu'au fur et à mesure que certains problèmes sont dénoncés dans notre société, arrivent à mon bureau des étudiants ou étudiantes ayant vécu ces difficultés dans le silence et se décidant à venir les dire pour la première fois.

Ainsi, je reçois actuellement moins d'étudiants préoccupés de leur homosexualité qu'il y a dix ans et plus de filles ayant subi un viol ou une situation d'inceste, et cela ne signifie pas à mon avis qu'il y en a plus ou moins, mais qu'on parle plus ou moins d'une situation donnée à une époque donnée. De façon générale donc, en excluant surtout les regroupements féministes, les étudiants me semblent centrés sur leur survie individuelle et il me semble qu'ils n'ont pas tellement le choix : compte tenu du haut taux de chômage chez les jeunes, il n'y a pas de place pour tout le monde.

Lorsque je réfléchis sur le type de besoins que les étudiants expriment en entrevue, le genre de préoccupations qu'ils ont et le type de décision qu'ils prennent actuellement, je constate que les interventions des psychologues et conseillers d'orientation baignent nécessairement dans ce contexte de survie. Nous recevons plus de demandes d'aide qu'autrefois et les étudiants cherchent plus qu'autrefois à s'assurer un avenir stable et à fonctionner dans la société, et cela sans grande révolte.

Il me semble également que dans cette période de crise économique, la société demande au système scolaire d'absorber les jeunes dont elle ne sait que faire, de s'en occuper, de les faire survivre, de les encourager en attendant des jours meilleurs. Cela m'amène à me poser des questions d'éthique. Puis-je dire à un étudiant : « Étudie fort puis un jour, il y aura quelque chose pour toi » ? J'ai beaucoup de difficulté à faire des promesses et finalement, ce qui m'apparaît la première chose à faire, c'est de partager son désespoir ou son inquiétude.

Les étudiants que je rencontre viennent ou bien d'un milieu financièrement très bas, ou bien de familles de classes moyennes. Ceux qui proviennent de familles défavorisées ou ceux qui ont traversé des difficultés de toutes sortes vivent l'anxiété de l'avenir de la façon suivante : « je sais que je suis capable de traverser des difficultés, je sais que je suis armé pour le faire, mais je suis fatigué de rencontrer des difficultés l'une après l'autre et je me demande si ça vaut la peine ». Ceux qui proviennent de familles plus aisées et ont eu jusqu'ici une vie assez facile me disent plutôt : « je ne sais pas si je suis capable de faire face aux difficultés qui s'en viennent, j'ai peur de l'avenir, de l'insécurité et de la pauvreté, je n'ai aucune confiance en moi, qu'est-ce que je vais faire si je suis chômeur, si j'échoue aux examens, etc. » Ce sont deux types d'étudiants, et ils représentent les deux lignes émotives les plus fréquemment exprimées dans mon bureau : la tristesse ou le découragement d'une part, la peur ou l'anxiété d'autre part.

La crise économique a une autre conséquence sur les cégeps : elle y amène des étudiants qui n'aiment pas l'étude ni la vie étudiante et qui préféreraient travailler au sortir du secondaire. Il n'y a pas d'emploi pour eux, alors ils sont au cégep. Cette clientèle-là, vous l'avez, comme je la rencontre ; ce sont des étudiants non motivés qui nous demandent de les motiver. Ils ne s'intéressent pas vraiment aux études abstraites, et la seule façon de les rejoindre est d'être très proche de leur vécu ou très concret. Certains investissent très peu dans leurs études ou travaillent dans les matières qu'ils aiment et pas dans les autres, d'autres encore travaillent par périodes et plusieurs d'entre eux manquent d'objectifs clairs.

Enfin il y a les utilitaristes, et la crise économique favorise leur façon de penser : « je suis au cégep parce qu'il faut que je gagne ma vie. Je choisis une orientation qui ne m'intéresse pas mais où il y a de l'emploi... ». Or il y a un choc de valeurs entre cette mentalité, et celle de beaucoup d'entre nous. Beaucoup d'enseignants déplorent chez les étudiants le manque d'ouverture vis-à-vis la culture et l'acquisition de connaissances générales, comme les psychologues préfèrent l'étudiant qui dit : « je voudrais m'accomplir dans mon travail » à celui qui commence par « je veux faire beaucoup d'argent, ou encore, est-il vrai qu'il y a de l'emploi en informatique ». Il y a une sorte de déception à travailler dans ce contexte et à voir quantité d'étudiants renoncer à leurs intérêts

Les difficultés reliées à la condition féminine

Depuis quelques années, les étudiants que je rencontre en entrevue sont presque exclusivement des filles. De plus, la majorité des enseignants qui m'envoient des étudiants sont également des femmes, de sorte que j'ai l'impression de faire partie d'un réseau féminin et d'être coupée à la fois des étudiants et des professeurs masculins, sans trop savoir pourquoi. Je ne savais pas que je deviendrais une thérapeute « pour femmes » et cela s'est fait progressivement.

Parmi les étudiantes que je rencontre, il y a celles qui reprennent leurs études après une interruption plus ou moins longue. Quelques-unes viennent de divorcer, d'autres ont l'intention de se séparer lorsqu'elles pourront être autonomes financièrement, d'autres enfin veulent tout simplement un travail qui les intéressera et viennent s'y préparer. Elles sont souvent insatisfaites du rôle féminin traditionnel et de la répartition des tâches de la maison.

Leur famille immédiate (mari, enfants) et leur entourage ne réagissent pas toujours favorablement à cette démarche de retour aux études et à la volonté d'autonomie ou de réalisation de soi qui la sous-tend. Et même lorsque la famille approuve, elle réagit aux changements quotidiens inévitables lorsque l'épouse ou la mère est moins présente.

dans leur choix de carrière, à vivre autant d'inquiétude, de découragement, lorsqu'on croit, par exemple, à la formation intégrale de la personne. Bien des psychologues et conseillers d'orientation ont maintenant l'impression de devoir mettre de côté leurs valeurs pour se contenter d'adapter des individus à un système défectueux et contraire à l'épanouissement même de ces individus.

Une dernière remarque concernant l'impact de la crise économique : elle a amené bien des étudiants à perdre des illusions du jour au lendemain. On a élevé ces enfants avec la conviction qu'ils auraient une vie plus facile que celle de leurs parents ; beaucoup ont grandi dans la sécurité et parfois même dans un certain luxe. La crise économique les déséquilibre tout d'un coup et ils peuvent se dire « on m'a trompé en quelque part, ce n'est pas ça qui devait arriver ». Il n'y a pas de révolte claire, il n'y a pas de contestation organisée. Il y a du désarroi et de l'impuissance, et cette impuissance-là, je tiens à la dire parce que je suis convaincue que nous devons aider cette génération à récupérer du pouvoir : du pouvoir personnel dans leur vie mais aussi du pouvoir dans leur profession et dans la société, pour que ces étudiants deviennent des citoyens qui investissent le monde politique, qui s'intéressent à leur société et ne la laissent pas aller comme elle va actuellement sans intervenir activement.

Souvent ces femmes arrivent au cégep comme si c'était leur dernière chance d'arriver à quelque chose dans la société. Leur réaction devant les difficultés scolaires est très caractéristique. Humiliation d'une part, parce que lorsqu'elles étaient enfants, on n'échouait pas et aussi parce qu'en général, étant souvent studieuses et assez douées, elles sont habituées à de bons résultats scolaires, même au secondaire ou au collégial à l'éducation permanente. Les échecs commencent souvent lorsqu'elles s'engagent à plein temps de jour, avec les jeunes. Anxiété également,

L'AUTEUR...

Hélène Giguère est psychologue et exerce son métier au Collège de Maisonneuve depuis 1972. Elle participait au panel d'ouverture du colloque en compagnie de deux étudiants et de deux professeurs et où chacun devait faire état de son expérience de l'étudiant de cégep. Dans sa communication, elle a choisi de parler surtout des étudiantes. Elle évoque leur détresse, leur inquiétude, leur besoin d'écoute, de respect et de confiance. C'est un portrait tracé sur le ton du témoignage et de la confiance.

parce que rater ces études-là ce serait perdre gros, ne pas pouvoir améliorer sa situation personnelle et professionnelle, ne pas avoir été capable et parfois revenir perdante devant bien des gens à qui on ne voudrait pas donner raison.

Ces femmes ont souvent besoin de se supporter entre elles ou de venir chercher de l'encouragement à nos bureaux. Plusieurs sont surchargées et hypertendues, et manquent de méthodes de travail intellectuel adaptées aux exigences du collégial. Il faut également leur apprendre à accepter les échecs scolaires sans dévalorisation, à s'organiser, à faire des priorités et à faire face aux diverses réactions de leur entourage.

Les étudiantes de 18 ans que je rencontre accordent souvent moins d'importance à leurs études que leurs aînées. Ce sont des jeunes femmes qui généralement se conforment aux attentes de leur milieu et qui aspirent avant tout à être aimées tout en recherchant une plus grande liberté. Parmi les difficultés qu'elles rencontrent, il en est une qui m'inquiète particulièrement, c'est la confusion entre aimer les gens,

chercher à leur plaire et abandonner la direction de sa vie aux autres personnes. Ainsi lorsqu'elles deviennent amoureuses, plusieurs deviennent très dépendantes et abandonnent toute autonomie personnelle, comme si « être aimée de lui » et « recevoir son affection » étaient leur seul besoin. On dirait d'ailleurs que ce grand besoin d'affection les rend manipulables et fragiles.

Celles qui me consultent après une rupture sont parfois très déprimées ; elles ont le sentiment d'avoir échoué, de n'être plus rien et de ne rien valoir. On s'aperçoit alors que pendant la période où elles ont vécu cette relation amoureuse, elles avaient délaissé tout le reste : amies, loisirs, relations familiales et études n'avaient plus grande importance pour elles. Parfois même, elles n'ont plus de pensée personnelle, étant devenues trop réceptives et trop passives. Il me faut alors les forcer à parler au « Je » plutôt qu'au « Il », à dire « je veux », « je sens », « je pense », pour qu'elles redeviennent des sujets à leurs propres yeux et des personnes qui dirigent elles-mêmes leur vie.

Les difficultés liées au cégep

Le collège de Maisonneuve, c'est un gros cégep. L'an prochain, il y aura environ 4 700 étudiants. On y rencontre donc la difficulté de vivre parmi une foule et une foule d'étrangers. La solitude de beaucoup d'étudiants y est très réelle et l'absence de groupe d'appartenance stable au secteur général m'apparaît une lacune majeure de ce système, décourageant tout étudiant un peu hésitant dans ses relations avec les autres. On a souvent parlé du problème de l'anonymat. Je n'insisterai pas.

J'aimerais attirer votre attention sur une autre dimension de la difficulté d'adaptation au cégep : le passage du secondaire au collégial. Pour beaucoup d'étudiants, cette transition est très difficile. Nous recevons en entrevue, chaque année, des étudiants découragés qui paniquent un mois après leur arrivée au cégep : « Je ne serai jamais capable ; je suis débordé ; j'ai eu 30% en chimie et j'avais toujours 75%. » Comme si le secondaire ne les avait pas préparés aux exigences du collégial et la transition est vécue comme une rupture sans continuité. Du jour au lendemain, 30% en chimie alors qu'on a toujours été au-dessus de la moyenne, c'est une expérience angoissante parce qu'elle est imprévisible et brutale. Ce type de réaction (anxiété, découragement, désorganisation) réapparaît en première session à chaque année, et au service de psychologie, on s'y attend. Notre clientèle augmente nettement après les premiers examens, notamment de mathématiques et de chimie ; nous aidons ces étudiants à s'organiser et à acquérir un fonctionnement scolaire efficace, tout en déplorant que la transition se fasse ainsi.

La cote Z et le contingentement universitaire posent également un problème sérieux à nombre d'étudiants. La cote Z étant basée sur l'écart à la moyenne, elle met en évidence l'aspect compétitif des études collégiales : il ne s'agit pas de devenir compétent pour entrer à l'université mais d'obtenir un bulletin supérieur à celui des autres, et c'est la course aux notes supérieures. Les étudiants doivent développer une mentalité de performance et je constate en particulier en sciences de la santé des difficultés sérieuses liées à la compétition et à l'individualisme. Je ne sais trop pourquoi mais toutes les étudiantes anorexiques que j'ai rencontrées provenaient des sciences de la santé et visaient des professions universitaires fort contingentées. Je rencontre également quantité d'étudiantes de ce secteur qui s'épuisent physiquement et moralement, perdent toute motivation ou se découragent alors qu'elles ont visiblement des capacités intellectuelles élevées et des aptitudes en sciences.

Un autre problème important relié au cégep et à l'école en général est celui de la mentalité de hiérarchisation des individus. Je suis constamment frappée par les termes que l'on utilise à l'école pour hiérarchiser les étudiants : les forts, les moyens, les faibles, les « bols », les paresseux, etc. Plusieurs étudiants ont intériorisé ce système grossier et confondent leur valeur avec leur bulletin. Une des critiques les plus courantes que les étudiants me communiquent à propos des enseignants est que les professeurs aiment mieux enseigner et s'intéressent davantage aux étudiants « forts » qu'aux « faibles ». Bon nombre

d'étudiants en difficulté scolaire ont cette impression et abandonnent l'idée de poser des questions en classe ou au bureau de leurs professeurs de peur d'être jugés. Ou bien, s'ils se décident à poser une question et qu'ils ne comprennent pas l'explication reçue, souvent ils ne le diront pas, trop honteux d'eux-mêmes et trop craintifs d'être jugés inférieurs. Il m'arrive souvent de travailler avec des étudiants qui se sont eux-mêmes attribués une image très négative à cause de leurs difficultés scolaires et je constate qu'il ne s'agit pas toujours de problèmes d'intelligence ni d'aptitudes, notamment dans des cas de difficultés en mathématiques. Les psychologues savent que l'anxiété et la peur d'échouer peuvent influencer fortement à la fois la capacité de se concentrer, de comprendre une explication, de mémoriser et de faire de bons examens. Dans certains tests d'intelligence, des scores plus faibles à des sous-tests de mémoire arithmétique peuvent être signes d'anxiété. Mais malheureusement, bien des étudiants ne savent pas cela et croient qu'ils sont limités par leurs capacités intellectuelles. Je trouve très grave cette tendance si répandue dans le monde de l'enseignement à trop souvent réduire les problèmes scolaires à des différences d'aptitudes et d'efforts.

Plusieurs étudiants qui soupçonnent autre chose ou qui nous sont référés par des professeurs réussissent à l'aide de consultations psychologiques à débloquent face à diverses matières scolaires. Encore récemment, une étudiante me parlait de difficultés en mathématiques ; elle travaillait beaucoup et recevait beaucoup d'aide de son professeur sans que ses notes s'améliorent. Mais lorsque je lui ai dit : « J'ai l'impression que tu n'as pas de problème d'intelligence mais un problème d'anxiété face aux mathématiques », elle a pris conscience de la tension qu'elle vivait lorsqu'elle faisait des maths et a commencé à

mieux réussir dès l'examen suivant. L'analyse du vécu émotif des étudiants peut permettre un déblocage et si j'insiste là-dessus, c'est parce que je pense qu'une des erreurs fréquentes dans nos milieux est celle d'aller trop vite dans le diagnostic des difficultés. Peut-être ai-je l'occasion, dans ma fonction, de prendre assez de temps avant de poser un diagnostic : je peux parler longuement avec un étudiant avant de privilégier une hypothèse de manque de confiance en soi, d'anxiété ou autre.

De plus, cette difficulté à diagnostiquer des lacunes d'ordre émotif amène certains professeurs à travailler fort pour rien. Je me souviens d'une activité de perfectionnement que j'avais donnée à un groupe de professeurs à qui je demandais de simuler en équipe une entrevue avec un étudiant en difficulté. Dans toutes les équipes, ceux qui jouaient le rôle du professeur ont réagi de la même façon : en donnant plus d'informations, en répétant et en reprenant la matière autrement, mais aucun n'a pensé à essayer d'identifier ce qui se passait au moment présent dans l'interaction. Lorsque le professeur fait beaucoup d'efforts pour expliquer et que l'étudiant est bloqué émotivement, l'étudiant se sent crétin. Une fois de plus, on se retrouve alors dans un cercle vicieux et l'étudiant conclut : « si avec tous les efforts que le professeur vient de faire je ne comprends toujours pas, c'est que je suis vraiment stupide ». Lorsqu'une telle perception s'installe, que ce soit vis-à-vis une matière scolaire précise ou l'ensemble des apprentissages scolaires, l'étudiant risque de ne plus croire à sa capacité d'apprendre, de progresser ou de se développer, et comme psychologue, il m'importe de défaire cette perception, de combattre la dévalorisation engendrée par des difficultés scolaires, ou par des conclusions erronées portant sur les capacités réelles des étudiants en difficultés.

Quelques réflexions relatives à l'intervention auprès des étudiants

Lorsque j'ai pris connaissance du thème de ce colloque, j'avais l'impression de percevoir le raisonnement suivant : « si on connaissait mieux les étudiants, et leurs besoins, cela irait bien : on pourrait répondre à leurs besoins, ils seraient plus satisfaits et nous aussi, nous serions plus satisfaits de notre travail ». Peut-être suis-je en train de caricaturer ce type d'approche pédagogique, mais cela m'amène à quelques remarques concernant l'intervention auprès des étudiants et l'idée de répondre aux besoins des étudiants.

Pour moi, le cours que l'on donne, l'intervention que l'on fait est une espèce de synthèse de différentes forces, et un équilibre entre des forces qui peuvent être conflictuelles. Il y a la matière qu'on doit enseigner, les besoins des étudiants, les valeurs de l'intervenant, en somme une série de facteurs qui parfois

vont ensemble mais parfois aussi s'affrontent. Ce qui m'apparaîtrait intéressant lorsque vous réfléchirez en atelier, serait que vous tentiez de cerner quelle place on accorde aux besoins des étudiants dans la pratique actuelle et à quels besoins on choisit de répondre parce que, qu'on soit psychologue ou professeur ou autre intervenant de cégep, on ne répond pas à tous les besoins des étudiants que nous rencontrons. Et si on essaie de faire cela, vous allez rapidement devenir épuisés.

J'aborde ici une deuxième remarque relative à l'intervention auprès des étudiants : l'épuisement professionnel. Nous savons que des fonctions sociales comme celles de psychologue ou d'enseignant, en somme dans plusieurs fonctions de service auprès de personnes qui peuvent être en difficulté ou en grand nombre, l'épuisement professionnel est fréquent. Si

vous essayez de répondre à tous les besoins de vos étudiants, vous allez vous brûler, vous ne serez pas capables, et comme en plus, nous occupons des fonctions où nous recevons peu de valorisation et de reconnaissance sociale ou institutionnelle, nous risquons de devenir non motivés ou vidés. Dans beaucoup de cégeps, les intervenants en orientation et en psychologie portent un poids de plus en plus lourd actuellement ; ils sentent qu'ils devraient le faire de façon stimulante et lorsqu'en plus ils reçoivent peu de marques de valorisation professionnelle, ils vivent une très grande solitude et une grande impuissance : celle de percevoir autant de détresse et de besoin d'aide et d'être incapables d'y répondre.

Une autre question concernerait les valeurs que vous privilégiez et ce que vous essayez de transmettre aux étudiants. Lorsque je pense aux étudiants que je rencontre, je souhaite que vous les aidiez à connaître leurs capacités et pas seulement sur le plan scolaire. (Parmi les professeurs qui m'ont le plus aidé depuis toujours, je me souviens particulièrement de ceux qui m'ont donné une information précise sur des capacités précises qu'ils avaient identifiées chez moi.) Il est certainement difficile de remarquer quelque chose de précis chez vos étudiants si vous en avez 150, mais lorsque vous observez une qualité précise, je souhaiterais que vous la transmettiez à l'étudiant. Beaucoup d'étudiants, lorsqu'ils nous consultent en orientation, éprouvent de la difficulté à s'attribuer des qualités, des habiletés ou des capacités.

J'aimerais aussi que nous leur transmettions des intérêts. Il y a beaucoup d'intervenants qui sont passionnés de quelque chose et qui ne transmettent jamais cet emballement à leurs étudiants. Il y a leur passion d'un côté et leur travail de l'autre. Cela me semble problématique parce que nous sommes des modèles et si nous sommes des modèles vivants et passionnés, cela aidera les étudiants à se dire qu'il existe quelque chose qui vaut la peine et qu'il y a des gens qui vivent pour quelque chose. L'an dernier, j'ai dû répondre à une étudiante suicidaire qui me demandait pourquoi moi je vivais. Cette étudiante n'aurait pas accepté que j'évite la question ou que je la lui retourne. Je devais lui dire ce qui comptait pour moi. Alors je vous renvoie la question : qu'est-ce qui me donne le goût de vivre et qu'est-ce que je pourrais communiquer aux étudiants qui soit assez emballant, assez excitant, que ce soit sur le plan intellectuel, dans le travail ou dans la vie ?

En terminant, une dernière remarque sur nos relations avec les étudiants. Je constate que j'ai vieilli et que les étudiants ne vieillissent pas. Cela chambarde ma relation avec eux. Je ne représente plus l'amie et d'ailleurs je n'ai pas envie de maintenir ce type de relation. J'ai envie d'accepter d'être pour eux une personne d'expérience et d'utiliser cette expérience pour en témoigner, et je le fais plus qu'avant. Il y a toutefois un danger de s'éloigner d'eux et de trouver qu'ils sont bien jeunes, plus « jeunes » que ceux d'il y a 10 ans. Peut-être qu'en vieillissant, nous en venons à souhaiter des étudiants plus évolués et plus âgés, et avons de la difficulté à nous réajuster à chaque année à ce qu'ils sont encore à cet âge-là. Ils ne sont peut-être pas plus jeunes qu'avant, mais nous, nous vieillissons. Et même si cet écart grandit, il faut à tout prix nous rappeler notre propre jeunesse et respecter la leur.

Samson Bélair

Comptables agréés

Québec	Montréal	Ottawa
Toronto	Calgary	Edmonton
Vancouver	Rimouski	Trois-Rivières
Sherbrooke	Saint-Hyacinthe	Gatineau
Kitchener	Sept-Îles	Matane
Gaspé	Coaticook	Amos
Hinton		

Affiliation internationale
Moore, Stephens & Co.